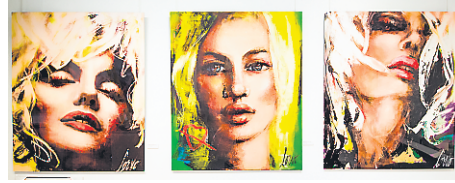


LA PRESSE

ARTS



CORNO & WARHOL
LE RÊVE DE CORNO RÉALISÉ
PAGE 3

CINÉMA

AGNÈS VARDA / VISAGES VILLAGES
L'IMAGINATION AU POUVOIR
PAGE 11

JR et Agnès Varda



GRANDE ENTREVUE
YVES BOISVERT
RENCONTRE
CLAUDE LEGAULT
PAGE 7



FRANCIS LECLERC / PIEDS NUS DANS L'AUBE

AU PAYS DU PÈRE

Avec *Pieds nus dans l'aube*, son quatrième film en carrière, Francis Leclerc plonge pour la première fois dans l'œuvre de son illustre père. Le cinéaste nous a parlé de ce voyage à la charge émotive bouleversante.

UN DOSSIER DE JOSÉE LAPOINTE, À LIRE EN PAGE 9



PHOTO FRANÇOIS ROY, LA PRESSE



Un hymne à la beauté des lieux, des maisons, des rues et des villes

UN LIVRE INSPIRANT

Dialogues entre François Cardinal et l'architecte Pierre Thibault



Offert en librairie ou sur editionslapresse.ca
Aussi en format PDF et E-pub



ARTS

MUSIQUE

Les nouveaux fantômes d'Edgar Fruitier

GENEVIÈVE BOUCHARD
LE SOLEIL

Sept ans après avoir été joyeusement hanté sur scène par l'esprit de grands compositeurs, Edgar Fruitier reçoit la visite de nouveaux spectres dans la deuxième mouture du spectacle *Edgar et ses fantômes* (présenté à la salle Pierre-Mercure jusqu'au 29 octobre). Verdi, Haydn, Tchaïkovski et Gershwin succèdent à Mozart, Beethoven, Bach et Satie. Et le mélomane de 87 ans peut compter sur sa consœur Catherine Perrin pour l'accompagner dans cette hantise musicale.

« C'est une chose qui me réjouit, note M. Fruitier. Évidemment, il y a un certain problème avec l'âge que j'atteins. Je ne pouvais pas prendre la responsabilité de toute la pièce. On a demandé à Catherine Perrin pour l'accompagner dans cette hantise musicale. »

Dans le premier chapitre, les illustres revenants s'invitaient dans le salon du comédien. Cette fois-ci, ils investissent les murs d'une boutique achetée par M. Fruitier pour les accueillir, lui qui n'en peut plus de voir son domicile visité par les esprits.

C'est donc là qu'il convie sa « relève », Catherine Perrin, qui se montre d'abord incrédule lorsque Verdi (Sébastien Dhavernas), Haydn (Antoine Durand), Tchaïkovski (Jean-François Blanchard) et Gershwin (Gilbert Lachance) débarquent.

« Souvent, on connaît leurs œuvres, mais on n'associe pas ça avec la personne, avance la metteuse en scène Michèle Deslauriers. Là, on va découvrir non seulement les compositeurs, mais aussi des pans de



PHOTO ÉRIK LABBÉ, LE SOLEIL

Edgar Fruitier et Catherine Perrin reçoivent des invités de marque dans la deuxième mouture d'*Edgar et ses fantômes*.

leur vie: ce qui les a inspirés, leurs chocs, les coups de foudre qui les ont amenés à écrire et à composer.»

Enjeux féminins

Catherine Perrin ne cache pas qu'elle aurait aimé voir une créatrice parmi les fantômes d'Edgar Fruitier. « C'est surtout parce que les compositrices importantes n'ont pas eu accès à l'orchestre. Jean-Pascal [Hamelin, directeur musical du spectacle] croit en ces femmes-là. Il a fait un spectacle complet sur Clara Schumann... »

M^{me} Perrin dit toutefois avoir été consolée par le fait que le texte aborde plusieurs enjeux féminins.

« On parle de la présence de femmes musiciennes dans leur vie. Pas de leurs bonnes ou de leurs femmes au foyer. On parle de musiciennes qui les ont influencés », dit Catherine Perrin.

L'animatrice et claveciniste ne nie pas que l'exercice compte un volet pédagogique. « Absolument. Et il faut l'assumer. Mais pour avoir vu le premier, il y a aussi une grande tendresse. Ça se fait avec un

naturel. Edgar a le secret de ça. Il dit des choses pédagogiques et on a l'impression de se faire raconter une histoire. »

Elle rappelle qu'il n'est pas nécessaire d'être un fin connaisseur pour apprécier la musique classique. « Il faut avouer qu'il y a des mélomanes un peu élitistes qui ont contribué à intimider les gens. Ça, je le regrette profondément. Mais ça commence à être fini. Avec des musiciens comme Marie-Nicole Lemieux, par exemple, on est dans un autre rapport. On n'essaie pas de nous convaincre qu'il faut

descendre de l'Olympe pour apprécier ça... »

Un orchestre de 27 musiciens et deux chanteurs – la soprano Myriam Leblanc et le ténor Keven Geddes – est de la partie. « Ce sont deux chanteurs de très haut niveau qui sont à la veille de s'envoler, confie Catherine Perrin. On les a pris juste à temps. Je ne suis pas certaine qu'on aurait pu les avoir dans deux ans. »

À la salle Pierre-Mercure jusqu'au 29 octobre; au Grand Théâtre de Québec du 28 novembre au 2 décembre.

TÉLÉVISION / *Mindhunter*

À l'origine des profileurs

En cet âge d'or des téléséries, *La Presse* décortique une série qui vaut le coup d'œil. Aujourd'hui: *Mindhunter*.

LA SÉRIE
DE LA SEMAINE**Mindhunter**

Créateur: Joe Penhall

Avec Jonathan Groff, Holt

McCallany, Hannah Gross,

Anna Torv et Cotter Smith

10 épisodes

Sur Netflix

LA NOUVELLE SÉRIE
DE FINCHER

Le réalisateur David Fincher est celui qui a offert à Netflix l'un de ses plus grands succès: *House of Cards*. C'est même cette série qui a fait de la plateforme le géant que l'on sait, inaugurant un catalogue de productions originales et exclusives qui a séduit de nouveaux abonnés.

Sa nouvelle production, *Mindhunter*, dont il a dirigé le pilote et trois autres épisodes, est inspirée des mémoires de John E. Douglas et Mark Olshaker, qui ont raconté dans *Mindhunter: Inside The FBI's Elite Serial Crime Unit* la naissance d'une unité spéciale du FBI consacrée à la psychologie des criminels dans les années 70.

SLOW TV

Dans *Mindhunter*, il ne faut pas s'attendre à de l'action et à des courses-poursuites, puisque l'histoire repose essentiellement sur les entretiens menés avec des tueurs en série par Holden Ford (Jonathan Groff), un jeune enquêteur ambitieux, et Bill Tench (Holt McCallany), un vétérinaire, tous deux inspirés des agents John E. Douglas et Robert K. Ressler. Et pour

Un épisode de la série américaine *Mindhunter* présentée sur Netflix

PHOTO FOURNIE PAR NETFLIX

de nombreux critiques aux États-Unis, *Mindhunter* est le meilleur show de *slow TV* du moment.

David Fincher a d'ailleurs confié au magazine *Rolling Stone* qu'il adore les interrogatoires. « J'aime les scènes où quelqu'un résiste à la tentation de révéler des choses. Une scène de huit pages entre quatre murs de barreaux et une table de pique-nique en métal? J'en suis. Alors que des cinéastes diraient: "Ah merde, ça va être ennuyeux, on doit tourner des flash-back." »

Il n'y en a pas dans *Mindhunter*, une série particulièrement oppressante...

TERRA INCOGNITA

Ce qui est fascinant dans *Mindhunter*, c'est que nous assistons à la naissance d'un champ d'investigation. Jusqu'à la création d'une unité spéciale, les tueurs en série étaient considérés comme des fous incompréhensibles – le terme même de « tueur en série » n'existait pas! Mais comment résoudre et prévenir leurs crimes si on ne sait pas comment ils pensent?

Dans les années 70, nous sommes aussi en plein développement des sciences sociales et psychologiques et, si l'agent Holden Ford finit par

approfondir sa pensée, c'est grâce à deux femmes brillantes et libres: sa nouvelle amoureuse, Debbie Mitford (Hannah Gross), et la D^{re} Wendy Carr (Anna Torv), inspirée de la D^{re} Ann Wolberg Burgess, pionnière des soins médico-légaux et cofondatrice d'un des premiers programmes d'aide aux victimes d'agressions sexuelles.

TROUVER L'HUMAIN
DANS LE MONSTRE

En entrevue, David Fincher s'excuse presque d'avoir contribué à la mythification du tueur en série avec son film *Seven* (1995). *Mindhunter*

a beaucoup plus de liens avec son chef-d'œuvre *Zodiac* de 2008, dans lequel Jake Gyllenhaal développait une obsession envers le tueur surnommé Zodiac (qui n'a jamais été découvert).

« David nous a dit très tôt et très clairement que le tueur en série spirituel, charmant et super intellectuel, ce n'est pas la réalité, a expliqué le comédien Holt McCallany. La réalité est que la plupart de ces gars sont profondément fissurés. Misanthropes. Tourmentés. Ils n'ont pas tous un gros QI. Alors il vaut mieux être authentique que sensationnaliste. »

La toile de fond de *Mindhunter* est celle d'une époque post-« révolution sexuelle » qui influence les psychopathes, majoritairement des hommes blancs, dans leurs violences. Ce qui révèle aussi que le corps des victimes, majoritairement des femmes, est malheureusement le champ de bataille des transformations sociales.

LE VERDICT

Mindhunter est une série qui crée une grande dépendance chez ceux qui aiment les histoires intelligentes, où l'on ne nous prend pas par la main. Le duo d'enquêteurs est irrésistible, Holden incarnant le jeune plein d'idées, que le vétérinaire Bill encadre de son expérience. Ces deux-là s'enfoncent dans les coins les plus sombres de la psyché humaine, et ce ne sera pas sans conséquence sur leurs propres esprits.

On retrouve la même lenteur contemplative, la même atmosphère lourde et le même souci de reconstitution des années 70 que dans *Zodiac*, avec un ou deux moments absolument terrifiants sans qu'aucune violence ne soit utilisée – à ce chapitre, chapeau à l'acteur Cameron Britton, l'interprète du tueur Edmund Kemper, qui vous fera faire des cauchemars. Sachez aussi qu'une deuxième saison a été commandée avant même la diffusion de la première.

CORNO & WARHOL

Le rêve de Corno réalisé

La galerie Corno (anciennement AKA) a lancé hier, dans le Vieux-Montréal, l'exposition *Corno & Warhol*, dont rêvait la peintre québécoise morte l'an dernier à l'âge de 64 ans. Elle réunit des œuvres originales de Corno, des pochettes de disques et des affiches d'expos d'Andy Warhol qui proviennent de la collection de Paul Maréchal.

ÉRIC CLÉMENT

« Johanne [Corno] a été influencée par Warhol, dit sa sœur, Line Corneau. On le constate avec ses *Marilyn*. Elle reconnaissait chez Warhol une énergie de travail qu'elle avait elle-même. Comme lui, elle était prête à déranger le marché de l'art en faisant ce qu'elle avait envie de faire. »

Il y a trois ans, Corno avait demandé à Louis Plamondon, directeur de sa galerie de la rue Saint-Paul, à Montréal, de pouvoir rencontrer le collectionneur Paul Maréchal, spécialiste d'Andy Warhol. « Elle voulait faire un événement *Corno-Warhol* à New York », dit M. Plamondon, ex-réalisateur à Radio-Canada.

Paul Maréchal était intéressé, mais il était alors très occupé par des projets d'expositions et d'écriture. Il connaît l'œuvre de Corno depuis 30 ans.

« Je trouvais formidable qu'une Canadienne puisse s'établir à New York et y vivre de son art. Elle donnait tout pour sa peinture, dit Paul Maréchal.

« On l'accusait de faire de l'art commercial. En fait, on l'accusait de faire du Corno! Comme Warhol qui, de son vivant, avait des détracteurs

« Je trouvais formidable qu'une Canadienne puisse s'établir à New York et y vivre de son art. Elle donnait tout pour sa peinture. » — Paul Maréchal, collectionneur

et qu'on accusait de faire du commercial. »

Le souhait de Corno a finalement été exaucé. L'exposition a lieu. Mais sans elle, morte d'un cancer le 21 décembre dernier au Mexique. Quand on regarde ses œuvres accrochées près des affiches que Warhol a créées pour annoncer ses expos à Paris, Lyon ou Zürich, on ne peut que convenir d'un trait d'union entre les deux artistes.

« Je trouvais ça intéressant d'exposer des affiches de Warhol dans la galerie d'une artiste qui l'admirait, dit Paul Maréchal. Il y a tant de points communs entre eux. Comme Warhol, Corno aimait utiliser plusieurs médiums et adorait le portrait. Ils étaient tous les deux amoureux de New York. Et ils étaient tous les deux affiliés au pop art. »

Affiches et disques

Faisant partie de la collection Maréchal, un lot de 26 affiches de Warhol est ainsi exposé pour la première fois tel quel. Parmi ces affiches, celle par laquelle sont arrivés le succès de



Avant le vernissage de l'exposition *Corno & Warhol*, trois impressions sur plexiglas de Corno (en haut, sur la photo) dominent des affiches d'Andy Warhol encore dans leur plastique protecteur.

Warhol et une controverse historique: la fameuse boîte de soupe Campbell de 1962. L'époque du premier solo de Warhol à la Ferus Gallery de Los Angeles.

Les visiteurs ne pourront acheter ces affiches individuellement. Le bloc est vendu 50 000\$, au même prix que le lot de 62 pochettes de disques illustrées par Warhol et exposées sous une vitrine. Des disques des Stones, de Diana Ross, de musiciens de jazz ou encore de musique classique.

En parallèle, une quinzaine d'œuvres originales de Corno ayant une certaine parenté avec Warhol est accrochée, dont un portrait de Warhol, un de Basquiat et un autre de Kate Moss. Il y a aussi un impressionnant tableau (2,44 m x 2,13 m) d'un jeune garçon, *Boy 2*, et

Louis Plamondon. On a d'ailleurs eu peu d'appels de gens qui voulaient vendre. Les collectionneurs ont tendance à conserver leurs œuvres de Corno. »

Actuellement, les petites peintures de Corno se vendent, en galerie, de 10 000 à 42 000\$, mais la galerie Corno vend aussi des esquisses, des sérigraphies et des

impressions sur plexiglas à des prix plus accessibles.

À la galerie Corno (51, rue Saint-Paul Ouest, Montréal), jusqu'au 23 décembre.

**FESTIVAL
BACH
MONTREAL
.COM
514.989.9668**

Prélude 8 novembre
Du 17 novembre au 3 décembre

festival | **Bach** | 2017
Montréal

Présenté par



Louis Plamondon, directeur de la galerie Corno, devant une immense œuvre, *Boy 2*, de Corno

ARTS

DANY LAFERRIÈRE

Le dictionnaire, « grand roman de l'aventure humaine »

Depuis qu'il a intégré l'Académie française, à Paris, l'écrivain montréalais Dany Laferrière a un plaisir coupable: participer à l'écriture du *Dictionnaire de la langue française*. Une occupation exigeante et passionnante qui lui permet de naviguer dans les nuances de notre langue.

ÉRIC CLÉMENT

Quand nous avons rencontré Dany Laferrière, l'été dernier, à l'occasion des Correspondances d'Eastman, nous lui avons demandé où en était la rédaction de la neuvième édition du *Dictionnaire de la langue française* que prépare l'Académie française.

En mai 2015, quand l'écrivain est devenu le premier Haïtien et le premier Québécois à intégrer la prestigieuse assemblée d'immortels, ces derniers se penchaient sur les mots commençant par V. C'est toujours le cas, deux ans plus tard!

« Mais ça prend 40 ans pour faire une édition du *Dictionnaire*! lâche Dany Laferrière. Nous faisons une cathédrale! Je respecte beaucoup le *Larousse* et le *Robert*, qui font une édition annuelle, mais nous sommes la matrice! »

Une édition du *Dictionnaire* de l'Académie française est si longue à produire qu'aucun académicien n'a jamais pu assister à la fois à sa naissance et à sa publication. « Ainsi, il ne peut y avoir de vanité, dit Dany Laferrière. Personne ne peut dire: "J'ai fait une édition du *Dictionnaire*." »

« Les doléances et les plaisanteries que suscitent les lenteurs du *Dictionnaire* sont presque aussi anciennes que l'Académie elle-même », lit-on dans la préface de cette neuvième édition amorcée en 1986.

Les travaux de la Commission du *Dictionnaire*



PHOTO EDOUARD PLANTE-FRÉCHETTE, ARCHIVES LA PRESSE
« Je n'étais pas un fan du dictionnaire, même si je suis écrivain. Et là, je vois que le *Dictionnaire de la langue française* donne du subversif, ce que je soupçonnais! », affirme Dany Laferrière.

de la langue française (créée en 1805) avancent à pas de tortue, car la dizaine d'académiciens qui en fait partie ne se réunit qu'une fois par semaine, durant trois heures, le jeudi matin. « C'est un travail collectif de four-

de une heure trente, le jeudi après-midi.

Langue vivante

Le *Dictionnaire de la langue française* contient des éléments de grammaire et réserve une grande place

« Si on continue comme ça, on n'arrivera plus à lire Rimbaud. Ou il faudra de nombreuses notes en bas de page. Le *Dictionnaire* de l'Académie française permet de conserver la langue des écrivains. C'est fondamental. »

— Dany Laferrière

mis qui se fait calmement et dans la courtoisie », dit Dany Laferrière.

Cette commission, dont a fait partie Voltaire, examine une partie du *Dictionnaire* tandis que l'ensemble des académiciens (34 personnes, car 6 sièges sont actuellement vacants) en examine une autre pendant la séance plénière

à la littérature. « Quand Montaigne a employé un mot, même si le grand public ne l'emploie plus, on ne l'enlève pas du *Dictionnaire*, dit Dany Laferrière. L'idée est de retarder le moment où un grand livre devient si difficile à lire pour les contemporains qu'il faille le mettre en français moderne. »

Dany Laferrière dit que, chaque année, une « hécato-tombe de mots » se produit, si bien qu'à un moment donné, on n'est plus capable de lire Rabelais dans son écriture originelle. « Si on continue comme ça, on n'arrivera plus à lire Rimbaud, dit-il. Ou il faudra de nombreuses notes en bas de page. Le *Dictionnaire* de l'Académie française permet de conserver la langue des écrivains. C'est fondamental. »

Pour ses premières armes de coauteur du *Dictionnaire de la langue française*, Dany Laferrière s'était vu attribuer le mot « vaillant ». Puis, il y a eu le mot « valeur ». « Valeur est un mot très riche, surtout en ce moment, dit Dany Laferrière. Il ne se pose plus comme avant. Aujourd'hui, c'est un mot lié à l'identité. On lui donne même des significations de droite alors que le mot lui-même n'a pas de signification politique. C'est un mot

qui nous a valu beaucoup de discussions. »

Dany Laferrière se souvient d'avoir eu bien du plaisir avec « vent ». « Le mot paraît simple, mais il fait quatre pages dans le *Dictionnaire*, dit-il. Parce qu'il faut nommer tous les vents et, quand il y a des mots comme ça, je veille à ce que leur signification en Amérique du Nord et dans les Caraïbes soit prise en compte. Les origines des académiciens permettent d'éclairer le *Dictionnaire* et de le rendre moins hexagonal et plus universel. »

Les débats entre académiciens sont d'autant plus passionnants que ces amoureux de la langue ont tous leur propre histoire par rapport au langage. « Le professeur Marc Fumaroli est peut-être le plus grand spécialiste mondial du XVIII^e siècle sur la question de la conversation et de la rhétorique, dit Dany Laferrière. Il peut trouver une nuance à un mot et l'historien d'art Pierre Rosenberg en trouver une autre. Chaque académicien apporte un éclairage, ce qui donne au mot toute sa variété. »

Dany Laferrière adore cet exercice intellectuel. « C'est extraordinaire, dit-il. Je n'étais pas un fan du dictionnaire, même si je suis écrivain. Et là, je vois que le *Dictionnaire de la langue française* donne du subversif, ce que je soupçonnais! Car quand on connaît la signification des mots! Simplement savoir que l'origine du mot "travail" vient de torture, ça nous apprend bien des choses! Et que le mot "province" vient du latin *pro victis*, ce qui veut dire "endroit où l'on repousse les vaincus", on n'a pas envie de le savoir, vu qu'on est une province! Si les gens ouvraient le dictionnaire plus souvent, ils auraient ainsi accès au grand roman de l'aventure humaine. Là où l'on a caché toutes les significations secrètes de ce qui nous arrive... »

L'ACADÉMIE OFFRE SON AIDE

Pour faire « bon usage » de la langue française et user du « mot juste », l'Académie française édite une rubrique intitulée Dire. Ne pas dire, que l'on peut découvrir ici:

academie-francaise.fr/dire-ne-pas-dire

Pour poser des questions précises sur l'emploi d'un mot ou la signification d'une expression: academie-francaise.fr/questions-de-langue

KENT MONKMAN

Miss Chief est de retour!

Une exposition d'œuvres de Kent Monkman est toujours un événement. Surtout quand elle illustre une autre de ses innovations. L'artiste canadien d'origines crie et irlandaise présente, jusqu'au 4 novembre à la galerie Pierre-François Ouellette art contemporain (PFOAC), quatre surprenants tableaux-vidéos encore inédits à Montréal.

ÉRIC CLÉMENT

Kent Monkman aime varier ses manières de créer. Alliant classicisme et technologie, peinture et cinéma, ses tableaux-vidéos sont constitués d'une reproduction numérisée d'une de ses toiles – inspirée d'un tableau européen classique –, la reproduction étant surimposée par des images en mouvement. Il ne faut donc pas être surpris, en arrivant dans la galerie PFOAC, d'apercevoir des fils électriques qui pendent sous des cadres de style XIX^e!

Exposés l'an dernier à New York, ces tableaux-vidéos présentent des saynètes animées et sonores, de trois à six minutes chacune, que l'artiste figuratif de 52 ans a tournées en s'inspirant des drames qui ont touché des autochtones canadiens aux XVIII^e et XIX^e siècles, quand ils étaient emmenés en Europe pour être montrés, et parfois abandonnés sur place.

« C'est la raison pour laquelle il y a un programme actuellement pour essayer de rapatrier les ossements de ces autochtones, notamment des Innus, décédés en Europe et enterrés dans des fosses », dit le galeriste Pierre-François Ouellette.

Avec son humour mêlé de gravité, Kent Monkman est parti de ces douloureuses histoires pour mettre en scène son autochtone fétiche « aux deux esprits » (homme et femme), Miss Chief Eagle Testickle, dans des situations diverses. Dans l'un des tableaux-vidéos, Miss Chief se retrouve perdue sur la place Saint-Pierre, au Vatican. Usant de son charme exotique, elle réussit à attirer près d'elle... un jeune ecclésiastique! L'œuvre est osée et drôle à la fois, mais on aurait aimé en voir plus!

Dans *La transfiguration*, un autre tableau-vidéo, Miss Chief sort d'une voiture de luxe intégrée dans le décor du Palatin romain. Elle se penche sur le corps d'une femme étendue sur le sol, blessée. Cette femme est représentée dans le style cubiste de Picasso, comme si Monkman avait décomposé le personnage de *La danse aux voiles* que le maître espagnol a peint en 1907, pour évoquer les liens entre les cultures amérindiennes et l'art moderne. Miss Chief reconforte la victime et lui offre de l'encens autochtone. La victime redevient elle-même et s'envole comme un ange. Belle création.



PHOTO HUGO-SÉBASTIEN AUBERT, LA PRESSE
Le galeriste Pierre-François Ouellette devant l'œuvre *La transfiguration*, de Kent Monkman, un écran diffusant, sous la forme d'un tableau, une vidéo dans laquelle Miss Chief Eagle Testickle vient en aide à une figure cubiste étendue au sol.

Un hommage particulier au Canada

Monkman présente aussi des œuvres à l'apparence de planches photo du XIX^e siècle. Ce sont, en fait, des mises en scène sophistiquées reliées aux Pères de la Confédération canadienne.

Avec des femmes autochtones qui viennent les séduire, dans la peau de femmes fatales – telles que Dalila, Judith ou la femme de Potiphar –, ou carrément les supprimer, comme dans le cas où un Kent Monkman déguisé en Salomé tient dans ses mains un plateau avec la tête d'un des plateaux. Une création raffinée et toute en nuances.

Jambières et peintures

La galerie expose aussi les bottes jambières rouges de Miss Chief et un collier de

perles inspiré du chapelet catholique, mais ce n'est pas le Christ qui est en croix, mais un castor...

L'expo ne serait pas complète sans quelques peintures. On peut en admirer deux. D'abord *Kindred Spirits (After Durand)*, une nouvelle toile inspirée du tableau *Kindred Spirits* peint par Asher Brown Durand (1796-1886) et dans lequel deux amis discutent au bord d'une falaise dans un lieu enchanteur. Dans la toile de Monkman, un homme blanc et un autochtone, flambants nus au bord d'une falaise identique, se battent dans une sorte de danse virile, chacun empoignant la cuisse de l'autre. Un beau tableau.

L'autre tableau, *Weesageechak Teaches Hermes How to Trick the Four Legged*,

a été exposé en 2010 à la Biennale de Sydney, en Australie. Un tableau comique et coquin où l'autochtone apprend à Hermès à domestiquer des bisons. Mais la position à quatre pattes de l'Amérindien insinue qu'un autre apprentissage s'en vient. Du grand Monkman!

Enfin, Pierre-François Ouellette a accroché des esquisses préparatoires au crayon de graphite réalisées par Kent Monkman pour quelques-uns de ses grands tableaux. Des études qui seront bientôt plutôt rares, puisque Monkman utilise désormais des modèles vivants pour ses toiles plutôt que d'avoir recours au dessin académique.

À noter que le *Boudoir de Berdache*, un tipi transformé en salon où sont diffusées deux vidéos, est actuellement exposé au Musée des beaux-arts de Montréal, dans le cadre de l'exposition *Il était une fois... le western*. Le musée prévoit, de plus, présenter bientôt une œuvre vidéo réalisée le mois dernier quand Kent Monkman s'est symboliquement marié avec le couturier français Jean Paul Gaultier, dans le cadre de l'exposition *Love is love: le mariage pour tous selon Jean Paul Gaultier*. L'artiste canadien s'était évidemment présenté dans les atours et sous les traits de Miss Chief Eagle Testickle!

Le zoo humain, de Kent Monkman, à la galerie Pierre-François Ouellette art contemporain (963, rue Rachel, Montréal), jusqu'au 4 novembre.

IMAGINE DRAGONS

Évoluer vers la lumière

Pendant qu'Imagine Dragons atteignait le sommet des palmarès, son leader Dan Reynolds touchait le fond du baril. Ces moments sombres, qui ont teinté le matériel du groupe par le passé, ont fait place à une dose de lumière sur le récent album *Evolve*. À la veille du passage du quatuor de Las Vegas au Québec, le batteur Daniel Platzman a répondu à nos questions.

NICOLAS HOULE
LE SOLEIL

QIR

Le chanteur Dan Reynolds n'a jamais caché ses problèmes de dépression. La dernière tournée, en particulier, semble avoir été un chapitre plus difficile pour lui. Comment avez-vous vécu ça, au sein du groupe?

On est plus qu'un groupe, on est une famille. On est toujours ensemble, dans les hauts comme dans les bas, donc il ne vivait pas ça seul. Vous savez, on a tous des moments où on va moins bien et on essaie de prendre soin les uns des autres lorsque c'est nécessaire. Ce n'était pas au point de nuire à nos affaires et qu'on doive annuler des spectacles, mais à la fin de la dernière tournée, il était évident qu'on devait faire une pause. On crée à partir de nos expériences personnelles et on était rendu à un point où on devait vivre nos vies jusqu'à ce qu'on ait de nouveau quelque chose à dire.

***Evolve* est, finalement, un album lumineux et positif.**

Même la pochette est très colorée. Était-ce un défi d'être positif sans sombrer dans le québécois?

Je crois que si on avait fait un plan méthodique en décidant qu'on ferait un album heureux, ça aurait pu devenir québécois, oui. Les gens sont tellement plus sophistiqués en tant qu'auditeurs qu'ils peuvent sentir immédiatement qu'on n'est pas sincère. Heureusement, ce positivisme venait d'une source authentique. Tout ça provenait de cette nouvelle expérience d'avoir fait une pause. Dan s'est retrouvé dans ce contexte très positif et ne pouvait pas attendre avant de le partager. Il est si prolifique... et c'était le jour et la nuit entre ce qu'il a écrit à la fin de *Smoke + Mirrors* – quand on a décidé de faire une pause – et lorsqu'on s'est mis à travailler sur *Evolve*.

Avez-vous poussé un soupir de satisfaction quand *Believer* est sorti? Vous êtes-vous dit: on a réussi avec celle-là?

On était très heureux de la réponse à *Believer*. Je dirais qu'*Evolve* est vraiment un album de renouveau pour nous. On ne s'est jamais senti aussi confiants et à l'aise avec la façon dont on sonne et avec ce que l'on fait. Auparavant, on



PHOTO AMY SUSSMAN, ARCHIVES ASSOCIATED PRESS

La formation Imagine Dragons

avait moins confiance en nous et on se retrouvait avec des décisions prises un peu dans la crainte. Les gens s'attendent à ceci, donc mettons-le et soyons certains que ça sonne de cette manière. [...] Mais cette fois, on croyait profondément en notre musique. On n'avait pas peur de la réaction à *Believer* [...], mais de voir qu'autant de gens se sentent interpellés par l'album, ça confirme nos choix.

On peut trouver sur *Evolve* des références à la musique des années 80. Est-ce aussi en référence à cette décennie que vous avez recruté Dolph Lundgren, le boxeur russe dans *Rocky IV* (1985), pour jouer dans le vidéoclip?

Quand on planchait sur les idées pour ce vidéoclip, on se demandait qui, dans nos rêves les plus fous, serait la meilleure personne pour jouer dedans et on a tous dit que

maison qu'on avait convertie en studio d'enregistrement alors qu'on était en tournée. L'idée était d'avoir notre studio à portée de main lorsqu'on quittait la route. On avait ce nouveau jouet... On était tellement excités d'avoir tous ces sons qu'on a essayé de faire entrer tout ça sur l'album. Cette fois, on a été plus sélectifs et je crois que ça eu plus d'impact.

Las Vegas n'est pas la première ville américaine qui nous vient en tête lorsqu'on imagine un groupe qui veut se faire un nom. Comment y avez-vous fait votre chemin?

Vegas est un endroit formidable pour un jeune groupe, mais c'est comme un secret. La plupart des gens pensent que si vous démarrez un groupe, vous devez être à New York ou à Los Angeles. Le problème, c'est qu'il y a peu de salles et beaucoup de groupes. À Vegas, c'est le contraire: vous avez le Strip, tous ces casinos et ces bars qui ont besoin de distractions et il n'y a pas tant de groupes. Donc si vous êtes une jeune formation, vous pouvez être payés pour jouer sur scène, faire des erreurs et vous améliorer au fil des performances. Ça a été tellement précieux pour nous de pouvoir jouer ainsi plutôt que de simplement répéter dans notre local, où rien ne va mal et où on joue avec l'équipement parfait et avec un volume idéal. [...] Sans Vegas, on n'aurait jamais eu toutes ces leçons et ce temps de jeu.

Au Centre Vidéotron, le 26 octobre, et au Centre Bell, le 27 octobre.

La Grande

BRADERIE de MODE Québécoise

Montréal

19-20-21-22
OCTOBRE

Marché
Bonsecours

350, rue Saint-Paul Est
Vieux-Montréal



CHAMPS-DE-MARS

**Ne manquez pas
l'événement
chouchou
des Fashionistas**

**JUSQU'À 80%
DE RABAIS**

ENTRÉE LIBRE

Heures d'ouverture :
Samedi et dimanche de 10h à 18h

Pour plus de renseignements :
Tél. : 514 866-2006, poste 300
www.braderiedemodequebecoise.com



ARTS

Plus jamais comme avant



NATHALIE
PETROWSKI
CHRONIQUE

Il y a une semaine, seulement une semaine, Éric Salvail et Gilbert Rozon étaient les rois incontestés de leur domaine respectif. Ils avaient tout ce qu'un cœur ambitieux peut désirer: de l'argent, du succès, de la notoriété, du pouvoir, beaucoup de pouvoir, sans doute trop de pouvoir. Ils en ont abusé, selon les témoignages recueillis par *La Presse*, *Le Devoir* et le 98,5.

Il y a un mois, seulement un mois, les personnes (des hommes, pour la plupart) qui ont témoigné contre Salvail et les femmes qui ont témoigné contre Rozon n'auraient jamais accepté de briser le silence. Il y a un mois, la peur et la honte auraient eu raison de leurs aveux.

Mais l'affaire Weinstein à Hollywood et la sortie publique d'une trentaine d'actrices connues et adulées a ouvert la voie, ouvert les vannes et subitement créé, pour les victimes anonymes, où qu'elles soient, un terreau fertile pour avouer l'inavouable et dénoncer l'inacceptable.

Les langues se sont déliées et, pour une fois, ce sont les femmes qui ont eu le courage de donner leur nom et de montrer leur visage.

Il y a une semaine, Éric Salvail et Gilbert Rozon étaient des rois incontestés. Du jour au lendemain, ils ont tout perdu ou presque. Perdu les assises de leur pouvoir, perdu leur royaume, perdu leur réputation. Peut-être temporairement, peut-être pour toujours. Qui sait?

Dans le cas de Gilbert Rozon, c'est un film dans lequel il avait déjà joué: en 1998, il avait plaidé coupable à une accusation d'agression sexuelle sur une croupière de 19 ans du Manoir Rouville-Campbell. Rozon avait obtenu du juge une absolution inconditionnelle afin de pouvoir

continuer à brasser des affaires à l'étranger.

Les féministes de l'époque avaient dénoncé la décision. J'avais défendu Rozon en plaidant qu'il ne s'en tirait pas à si bon compte puisque sa réputation était entachée pour de nombreuses années, sinon à vie. J'ai eu tort. Non seulement il a réussi à rebâtir sa réputation en un temps record, mais il a aussi accédé à des sphères de pouvoir encore plus importantes qu'avant, comme si l'agression de la croupière de 19 ans avait été effacée.

On pensait tous que Rozon avait eu sa leçon. Il l'a lui-même affirmé dans le train de Josérito Michaud en 2011. «J'avais fait tellement de conneries dans ma vie. Cet évènement a été comme une sorte d'*Act of God*. Il y a du bon à aller aussi bas. Après, on fait les choses pour ce qu'elles sont», avait-il admis avec une touchante franchise.

On pensait qu'il avait compris, mais si on se fie à certaines femmes qui ont témoigné

L'époque du tapotage, du tripotage, des mains baladeuses et de l'humour gras et libidineux de mononcle est révolue. Bel et bien révolue. Salvail et Rozon l'ont-ils même remarqué?

à visage découvert, il n'a pas compris ni appris grand-chose des évènements de 1998. Du moins pas assez pour ne pas répéter ses mêmes *patterns* de prédateur.

Quant à Éric Salvail, à travers les témoignages de ses victimes se dessine un *pattern* différent, mais où, une fois de plus, l'abus de pouvoir passe par le sexe.

Rozon et Salvail ne sont pas de la même génération. Pourtant, les deux semblent



On pensait tous que Gilbert Rozon avait eu sa leçon. Il l'a lui-même affirmé dans le train de Josérito Michaud en 2011. Mais il n'en est rien.

s'être livrés impunément à des comportements qui étaient peut-être perçus comme tolérables, sinon normaux, dans les années 60, 70 ou 80, mais qui ont cessé de l'être.

L'époque du tapotage, du tripotage, des mains baladeuses et de l'humour gras et libidineux de mononcle

de sérieux, qui existe, qui est répandu et qui doit être éradiqué.

Le changement a été graduel. Rien n'est arrivé du jour au lendemain. Le temps a fait son œuvre à mesure que des cas d'espèce étaient révélés au grand jour et médiatisés. Les cas de Guy Cloutier, de Marcel Aubut, de Bertrand Charest et compagnie.

Les cas se sont accumulés et leur accumulation est devenue la preuve que l'exception ne confirmait plus la règle, mais que l'exception était une pratique répandue.

Chez nous, l'affaire Ghomeshi a été un déclencheur de prise de conscience et le premier signe, avec l'apparition du mouvement #AggressionNonDénoncée, qu'un changement de mentalités était en train de s'opérer.

De toute évidence, le message ne s'est rendu ni à Rozon ni à Éric Salvail. Ils ont continué à se croire tout permis, sans voir que tout allait bientôt leur exploser en plein visage. Il suffisait que le contexte se présente.

Il n'a pas tardé à se présenter sous les traits de

Harvey Weinstein et d'une trentaine d'actrices connues qui, pour une rare fois, ont décidé de révéler, voire de crier à tue-tête, les outrages et les agressions qu'elles avaient subies aux mains de Harvey et de ses semblables.

Le mouvement #MeToo, #MoiAussi, a creusé un sillon de plus dans ce grand ménage des mentalités.

À l'époque de l'affaire Ghomeshi, des noms d'agresseurs dans le showbiz québécois ont circulé, mais personne n'a voulu risquer une dénonciation. Cette fois, à cause du contexte, une nouvelle «fenêtre d'opportunité» s'est ouverte, le vent s'est levé et Rozon et Salvail ont été les premiers à tomber: les premiers, mais probablement pas les derniers.

D'autres comme eux vont probablement être démasqués dans les semaines à venir. Mais l'important, c'est que les choses sont en train de changer, que les gestes non consentis ne sont plus tolérés ni tolérables et qu'il est trop tard pour revenir en arrière.

À partir d'aujourd'hui, ça ne doit plus jamais être comme avant.

THÉÂTRE / Steve Galluccio

Trans Italia

Après *Mambo Italiano*, *Ciao Bella* et *Chroniques de Saint-Léonard*, Steve Galluccio lance un autre pavé dans la mare pour secouer la famille italo-québécoise, avec *Les secrets de la Petite Italie*. Dramatiquement comique.

LUC BOULANGER

Décidément, Steve Galluccio en a long à dire (et à écrire) sur les mœurs italiennes. Depuis près de 20 ans, à travers une dizaine de pièces et de scénarios, l'auteur porte un regard à la fois tendre et amusé, critique et satirique, sur la culture méditerranéenne dont il est le fruit.

Un univers familial où l'on a du mal à affirmer sa différence. Un monde tricoté serré et névrosé, où tous les personnages sont caractériels et hypersensibles.

Steve Galluccio y peint la (sa) communauté italo-canadienne à gros traits, avec ses clichés et ses vulgarités. Or, jamais l'auteur ne tombe dans la moquerie, le mépris, la facilité. Probablement parce que Galluccio a un rapport amoureux avec les siens. Et comme tous les amoureux éconduits, il nous fait rire pour mieux panser ses blessures.

«C'est à tous un jardin secret, des squelettes dans le placard, croit-il. On a tous été blessés à un moment donné. On a tous eu peur ou souffert par moments dans sa vie.»

L'ultime tabou

À 57 ans, Steve Galluccio vit l'une des périodes les



Dans sa nouvelle pièce, *Les secrets de la Petite Italie*, à l'affiche chez Duceppe dès mardi soir, Steve Galluccio met en scène une femme transgenre qui revient voir son père qui l'a renié, après 10 ans de silence et d'absence.

plus belles de sa vie. Marié depuis plus d'un an avec un «pure-laine», il récolte les succès au théâtre comme au cinéma et a même des projets à Hollywood.

Le dramaturge dit néanmoins ne pas croire en la ballade des gens heureux, ces gens qui s'estiment au-dessus des épreuves et des échecs. «C'est de la grosse bullshit! Pour moi, ça sonne comme une personne prise au milieu d'une grosse tempête, d'un ouragan, et qui te dit de voir le côté positif!»

Si la vie est un tsunami, les humains sont nécessairement brisés, imparfaits, selon Galluccio.

«Je ne crois pas au bonheur. Par contre, je crois à la résilience. À mon avis, les minorités, les immigrants, les LGBT et les artistes sont plus résilients. Pas parce qu'ils sont meilleurs que les autres, simplement parce qu'ils doivent toujours se battre pour s'affirmer», dit Steve Galluccio.

Dans *Mambo Italiano*, son premier succès au théâtre, il abordait la question par l'entremise du *coming out* d'un fils gai à ses parents italiens et catholiques, parce que l'homosexualité est encore taboue chez les Italo-Québécois, comme les mariages mixtes, le concubinage, le divorce...

Dans sa nouvelle pièce, *Les secrets de la Petite Italie*, à l'affiche chez Duceppe dès mardi soir, Galluccio met en scène une femme transgenre qui revient voir son père qui l'a renié, après 10 ans de silence et d'absence. À la suite de la disparition subite de sa femme, Tony convoque les membres de sa famille pour la retrouver. Surgira du passé Ivana (François-Xavier Dufour), une femme marginale que Tony (Roger La Rue) ne reconnaît pas immédiatement, mais qui s'avère être son fils honni.

Toute la vérité

Débuté un drame comique typiquement italien, alors que

tous refusent de reconnaître une réalité inacceptable à leurs yeux. Cette galerie de personnages colorés devra faire face à ses mensonges et ses contradictions pour que la vérité (toute la vérité) éclate au grand jour. La Petite Italie va se réveiller avec un méchant mal de bloc.

«Depuis les sorties de Caitlyn Jenner et Laverne Cox, les transgenres sont devenus ce que les gais étaient dans les années 90, explique Galluccio. Ils sont encore marginalisés, pas tout à fait acceptés. Toutefois, on sent que les mentalités commencent à changer. Tu as le droit de t'affirmer comme tu es. Si les gens t'acceptent, tant mieux; sinon, tant pis.»

«J'ai vu un reportage d'Oprah Winfrey sur les partisans de Trump à *60 Minutes*. Un républicain du Midwest disait accepter les homosexuels parce qu'ils sont nés ainsi, alors que les transsexuels choisissent de changer de sexe... Comme c'est ironique! Il y a 20 ans, cet homme aurait dit exactement la même chose à propos des gais.»

Après avoir éventé les secrets de la Petite Italie de Montréal, Galluccio se penchera sur celle de Toronto. Il a en effet coscénarisé la comédie romantique *Little Italy*, réalisée par Donald Petrie, et mettant en vedette Hayden Christensen, Emma Roberts, Alyssa Milano et Danny Aiello. Le film a été tourné l'hiver dernier à Toronto avec un budget de 30 millions et sortira sur les écrans en 2018.

Les secrets de la Petite Italie, chez Duceppe du 25 octobre au 2 décembre.
Little Italy, de Donald Petrie, sortira au cinéma en 2018.



PHOTO MARTIN CHAMBERLAND, LA PRESSE

Dans un bref « récit biographique », Claude Legault raconte notamment ses années de galère alors qu'il découvre le monde envoi-rant de l'improvisation.

CLAUDE LEGAULT

ENFANT DE L'IMPRO



YVES BOISVERT

Claude Legault a ouvert la porte et j'ai éclaté de rire. Il portait le t-shirt noir délavé de la défunte Ligue universitaire d'improvisation (LUI), où je l'ai connu, hum, autour de 1985. « T'as encore ça?? »

Il a encore l'affiche du spectacle, qui attirait 500 personnes tous les lundis. La LUI était une sorte de ligue junior majeure de l'improvisation. Emmanuel Bilodeau, étudiant en droit à l'époque, avait été un des fondateurs, avec Pierre Paquet, qui allait fonder *Voir* un peu plus tard... J'y ai joué un an et je suis devenu l'arbitre. Je me souviens d'avoir vu débarquer du cégep Montmorency deux jumeaux un peu cosmiques mais surtout comiques. Ils s'appelaient Michel Courtemanche et Claude Legault.

Courtemanche... Personne n'avait jamais vu une bête semblable, sorte d'évadé des bandes dessinées de Gotlib, et personne n'en a aperçu depuis. « Le meilleur performer que j'aie vu de ma vie », dit Legault, et on est tous d'accord. Mais il n'y avait peut-être que Legault pour jouer vraiment avec lui, comme des joueurs de hockey qui se devinent sans se regarder. Tous les autres étaient comme figés devant lui, comme s'ils assistaient au décollage d'une fusée...

C'est dire le talent de Claude Legault à ce jeu-là, c'est-à-dire sa capacité d'écouter l'autre et de construire avec lui, en temps réel, une histoire qui se tienne avec les matériaux narratifs les plus incongrus, comme si tout coulait de source.

Il y avait là Sylvie Moreau, Réal Bossé, Didier Lucien, Stéphane Crête, devenus les comédiens que l'on sait, Benoit Chartier, auteur, et à côté de ça, Michel Labrecque, doctorant en biologie, devenu conservateur du Jardin botanique et qui était peut-être le plus pété de la gang.

Et il y avait Pierre-Yves Bernard qui, au lieu de devenir sociologue, est devenu

coauteur, avec Legault, d'objets télévisuels aussi disparates que *Dans une galaxie près de chez vous*, *Minuit le soir*, *Le club des 100 watts*...

Claude Legault est né professionnellement le 20 décembre 1982. Il se demandait quoi faire de sa vie. Il avait décroché du secondaire après des années de dope et de mal-être, il avait essayé une sortie côté « professionnel court », pour devenir cuisinier, mais bof...

Et ce soir-là, par hasard, dans l'appartement familial de Montréal-Nord, il tombe sur la télédiffusion d'un match de la Ligue nationale d'improvisation. Ce jeu d'improvisation théâtrale construit sur une parodie de

faisait de bons films. Notre prof Réal Laroche se disait qu'il devait nous punir un peu parce qu'on faisait juste à notre tête, mais il était obligé de dire: « Ces p'tits crisses-là, ils font quelque chose de bon. » Il m'a avoué plus tard que les profs nous admiraient déjà. »

« Ça m'arrive souvent que des jeunes viennent me voir pour me dire: « J'aimerais ça faire ce que tu fais, comment je peux réussir vite? » Je leur réponds: « Déjà, dans ta question, il y a un problème. Oublie le mot 'vite'. Pis retourne à l'école. C'est là que tu vas te développer, que tu vas rencontrer du monde qui se cherche, comme toi, qui cherche les mêmes choses. Pas dans la rue à niaiser, pas dans une shop en attendant à te faire

pour que je puisse retourner à Montréal-Nord... »

Il rit en racontant ça. « Je ne retournerais pas là, mais, pour moi, cet acharnement à y croire, à travailler 18 heures par jour, ça nous a servis pour tout le reste de notre vie. »

« Autant je suis rongé en permanence par le doute, au point d'en être angoissé, autant on était sûrs de notre talent, poursuit-il. On écrivait et on riait comme des fous. On se disait que si deux gars aussi différents trouvaient ça drôle, ça devait l'être. »

Et pour lui, tout est né de l'improvisation. Ce gars timide savait qu'il pouvait être drôle – ce qui lui a permis, à 5 pi 7, d'éviter de se faire casser la gueule à l'école, dit-il. Mais il a vu

Pourquoi ce livre (que Pierre Cayouette a écrit)?

« Je suis juste un représentant de ce mouvement qu'a été l'improvisation, et ce livre-là, c'est un peu un microscope qu'on braque sur une de ces bestioles pour l'examiner, un gars qui a découvert l'impro au plus bas de sa vie et pour qui ça a tout changé. »

Il y a plus que ça dans ce petit bouquin sans ambition littéraire. Il y a son histoire, ses démons exposés pudiquement, lui qui oscille entre « Mickey Mouse et Darth Vader ». Il y a ce jour, quand il avait 5 ans, où il jouait avec Denis, son meilleur ami... La rue qu'ils traversent en courant... mais Denis court plus vite... Le camion qui n'a pas le temps d'arrêter... Le bruit de bouteilles qui tombent, le petit corps sous les roues... Ça aurait pu être le sien. Ça été son ami.

Il y a la conscience vive de la mort, du fond de son enfance, et des moments noirs qui le hantent, le goût d'en finir en marchant vers un pont... Mais aussi, une fille qui arrive dans sa vie à 16 ans (Martine Francke, une autre joueuse et comédienne)...

Bref, dans cette impro qui se bâtit devant nous, l'histoire du comédien connu m'a plutôt l'air d'un masque pour raconter l'histoire d'un gars qui cherche la lumière autour de minuit, le soir, et qui la trouve souvent.

Pour lui, tout est né de l'improvisation. Ce gars timide savait qu'il pouvait être drôle – ce qui lui a permis, à 5 pi 7, d'éviter de se faire casser la gueule à l'école, dit-il. Mais il a vu qu'il pouvait écrire en direct. Et tenir une foule dans la paume de sa main. Ce n'était pas un jeu, c'était une révélation, une manière de se mettre au monde lui-même.

soirée de hockey inventé par Robert Gravel et Yvon Leduc « un soir de brosse », d'abord expérimental, était devenu un phénomène social. Des garderies aux cercles de l'âge d'or, des associations syndicales aux clubs de chasseurs, tout le monde et sa sœur faisaient « de l'impro ».

Et ce 20 décembre, un gars un peu perdu a dit: « Je veux faire ça. Exactement ça. »

L'humour absurde émergeait, nos idoles étaient Claude Meunier, Louis Saia, Michel Rivard – lui-même une des stars de la LNI, avec Claude Laroche, Normand Brathwaite, Sylvie Legault...

Après avoir terminé son cours secondaire chez les adultes, Legault est arrivé au cégep Montmorency, dans le programme de cinéma, où il a connu Courtemanche. Ce n'est pas pour rien qu'une salle porte son nom.

« On a fondé la ligue d'improvisation du cégep, on a fait rouvrir les vieux studios de télé qui avaient fermé, on était passionnés, on ne suivait aucune consigne dans les cours, mais on

payer 12,25 \$." Quand j'ai lâché l'école, j'étais comme un bouchon de liège sur l'océan... »

Après, il y a eu un bref séjour en histoire (sa grande passion après le hockey), la LUI et, après avoir cogné à la porte plusieurs fois, son rêve: la LNI. Claude Legault rejoignait ceux qu'il admirait et assez vite, il allait trôner au sommet.

Il avait beau être un futur membre du « temple de la renommée » de l'improvisation, entre les matchs, il n'avait rien. Pas de contrat. Pas d'argent non plus.

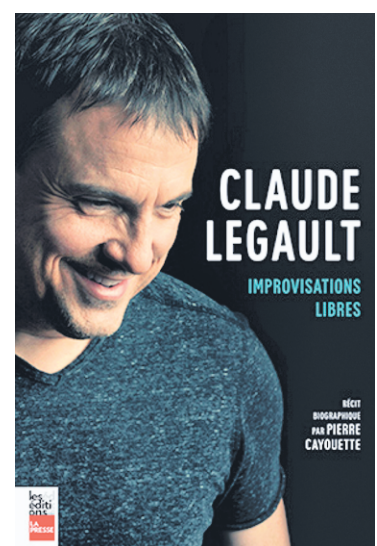
Dans ce bref « récit biographique », Legault raconte ses années de galère, à vivre avec presque rien, à vendre des bouteilles vides avec Pierre-Yves Bernard, à se faire un bouilli de légumes avec les parents. « Le jour avant que Pierre-Yves vende son char, il n'avait plus d'essence, on n'avait plus une cenne pour prendre le bus, on a fouillé dans les craques des sièges

qu'il pouvait écrire en direct. Et tenir une foule dans la paume de sa main.

Ce n'était pas un jeu, c'était une révélation, une manière de se mettre au monde lui-même. « Je viens d'une famille ouvrière, mes parents travaillaient comme des fous, mais le milieu culturel, ce n'était pas pour moi. Les seuls livres que j'avais, c'étaient les livres d'école de mes frères. »

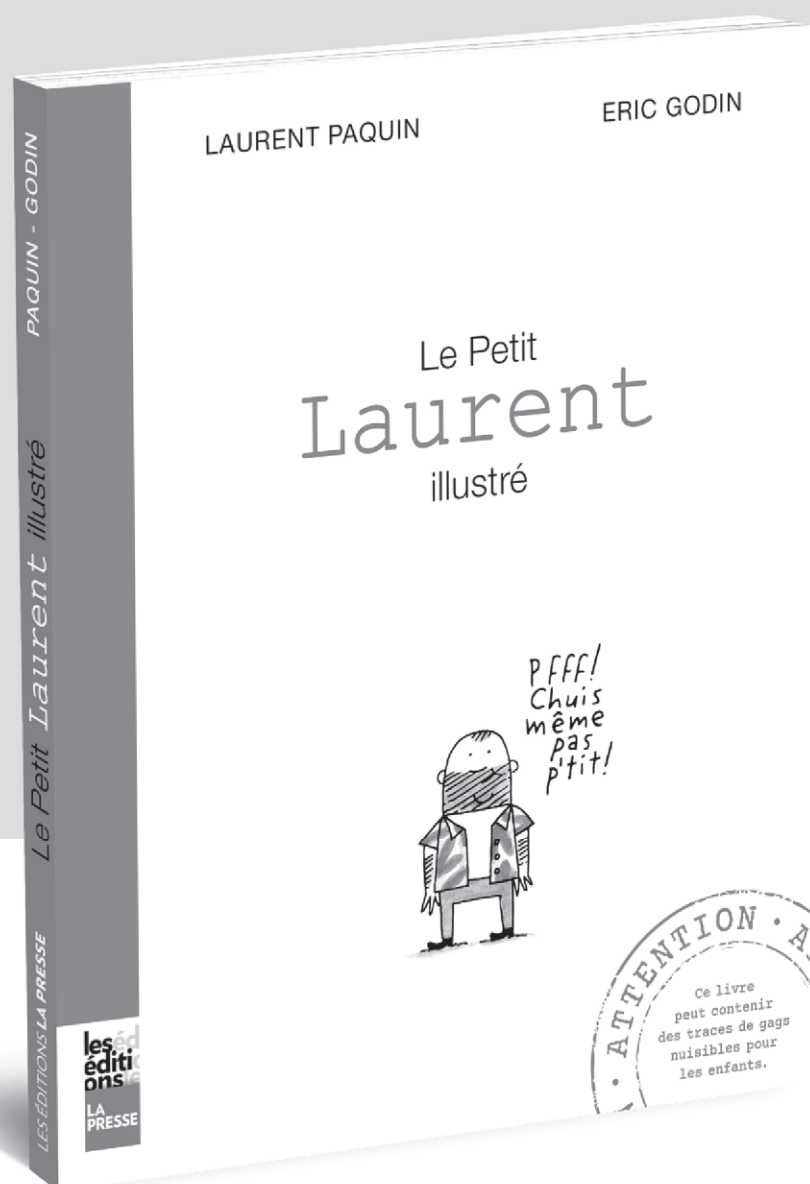
On ne parlait pas de cinéma ni de théâtre. En fait, on ne parlait pas beaucoup chez les Legault.

En même temps, son identité artistique n'était pas claire au départ. Auteur dans sa cuisine avec Bernard de trucs pas encore reconnus, joueur d'impro sans diplôme d'acteur... Maintenant qu'il est un des acteurs les plus célèbres de sa génération, ça paraît moins. Mais c'était un *outsider*. « Pour moi, c'est Marisa Orsini qui a ouvert la porte; elle ne venait pas de l'École nationale ou du Conservatoire, mais elle est devenue une immense actrice. »



Claude Legault
Improvisations Libres
Pierre Cayouette
Les éditions La Presse

ARTS LECTURE

LAURENT
PAQUINERIC
GODIN

Le Petit Laurent illustré

Un grand petit livre!



« Quand on peut prendre un gag, le sortir de son contexte, le lire et le trouver quand même drôle, c'est qu'on a réussi un bon *liner*. En voici quelques-uns pas trop ratés, tirés de certains de mes numéros pas trop moches, eux non plus. Eric Godin leur a donné une toute nouvelle vie que j'ai très hâte de vous faire découvrir. »

— Laurent Paquin

leséd
itions
LA
PRESSEPHOTO BERNARD BRAULT, LA PRESSE
David Goudreault, auteurPHOTO ROBERT SKINNER, LA PRESSE
Antoine Tanguay, éditeur d'AltoPHOTO ROCKET LAVOIE, LE QUOTIDIEN
Simon Philippe Turcot, directeur et éditeur
de La PeupladePHOTO FOURNIE PAR LE FIL
Rodney Saint-Éloi, éditeur de la maison
Mémoire d'encrier

Exporter le Québec en France

Les auteurs québécois sont de plus en plus nombreux à atterrir dans les librairies de l'Hexagone. Et ils pourraient l'être encore plus, à voir les récentes d'initiatives d'éditeurs québécois. Quels défis doivent-ils surmonter pour traverser l'Atlantique? Regard sur une invasion espérée.

LAILA MAALOUF

Pour bon nombre d'éditeurs québécois, la France a longtemps été considérée comme un marché d'exportation où l'on essayait de vendre des titres au prix des mêmes efforts – et avec l'aide d'agents – que pour les droits de traduction.

« Les livres français se retrouvent dans les librairies québécoises et partout ailleurs dans la francophonie, mais les livres québécois, eux, n'étaient pas dans les librairies françaises, belges ou suisses », déplore Simon Philippe Turcot, directeur et éditeur de La Peuplade.

La situation prévalait du moins jusqu'à ce jour, puisqu'une toute récente entente avec un diffuseur-distributeur de Paris permettra désormais à La Peuplade de voir ses livres aboutir directement sur les rayons des librairies outre-Atlantique.

« Notre catalogue entier va maintenant être distribué en France, comme en Belgique et en Suisse, en même temps qu'au Québec. Nos auteurs vont ainsi avoir accès à une carrière

« Je crois qu'ils ont compris qu'on ne parle pas le même français (rires), mais on se comprend et notre français est aussi intéressant que le leur. Je pense que ça va au-delà de la curiosité folklorique ou de l'exotisme de l'accent québécois. » – David Goudreault, auteur

internationale dans la francophonie. Comme on fait aussi de la traduction, ça devient notre devoir de faire voyager ces livres et de les offrir partout. »

Rodney Saint-Éloi, éditeur de la maison Mémoire d'encrier, qui vient elle aussi de s'allier à un diffuseur français, abonde dans le même sens. Selon lui, l'éditeur est « un découvreur » qui a la mission de faire connaître les auteurs qu'il publie. « Avoir un distributeur en France permet de faciliter les rencontres avec les libraires et de développer une stratégie », précise-t-il.

« On est actuellement dans une phase d'expansion francophone en Europe pour donner la chance à nos auteurs d'être en librairie en France. On publie des auteurs qui abordent des questions pouvant intéresser les lecteurs de partout », explique-t-il.

Selon Rodney Saint-Éloi, la vente des droits privait d'un côté le lecteur du catalogue entier de la maison et, de l'autre, l'éditeur d'origine d'une certaine forme de visibilité. Il donne l'exemple de *La femme tombée du ciel*, roman de Thomas King paru en France chez Philippe Rey, qui avait fait l'objet d'un long article dans *Le Monde* sans que ne soit jamais cité le nom de Mémoire d'encrier, pourtant le premier éditeur à l'avoir publié en français.

Tous les éditeurs ne choisissent pourtant pas de diffuser directement leurs livres de l'autre côté de l'Atlantique, continuant de faire affaire avec des agents. Antoine Tanguay, des éditions Alto, est l'un de ceux-ci. « En cédant les droits d'édition des romans d'auteurs québécois que je publie en France, je leur ai ouvert une fenêtre [...] Et puis les éditeurs

[chez qui ils sont publiés] sont devenus des collègues avec qui je partage un intérêt pour la littérature mondiale et, au fil des ans, j'ai pu publier certains de leurs auteurs. C'est un réel dialogue. »

Un intérêt accru?

Avec la prolifération des agents qui défendent les auteurs québécois dans l'Hexagone, Simon Philippe Turcot croit que les éditeurs français font peut-être preuve de plus d'ouverture aujourd'hui face à la littérature québécoise qu'il y a 10 ans. Malgré tout, certains titres n'ont pas réussi à trouver preneur en France dans le passé alors qu'ils avaient le potentiel, selon lui, de survivre dans ce marché hautement concurrentiel.

L'auteur David Goudreault, qui anime des soirées de slam poésie depuis plusieurs années en France et y sera publié au printemps prochain, constate pour sa part que les Français sont « friands de québécois ». « Je crois qu'ils ont compris qu'on ne parle pas le même français (rires), mais on se comprend et notre français est aussi intéressant que le leur. Je pense que ça va au-delà de la curiosité folklorique ou de l'exotisme de l'accent québécois. »

« Si on dresse un portrait de la représentation des auteurs d'ici dans l'Hexagone, ajoute Antoine Tanguay, force est de constater que nous rayonnons beaucoup plus qu'avant et que les succès des Jocelyne Saucier chez Denoël, Audrée Wilhelmy chez Grasset, Anaïs Barbeau-Lavalette au Livre de poche ou celui, impressionnant, de Larry Tremblay chez Folio – il faut dire que quinze prix internationaux, ça aide! – et l'ouverture de plusieurs maisons comme Flammarion [*L'année la plus longue* de Daniel Grenier] sont des signes encourageants. »

Il reste qu'à son avis, il y a encore « du travail à accomplir et des préjugés tenaces à détruire à grands coups de ceinture fléchée et de lampées de caribou ». Ainsi, souhaite-t-il, peut-être un jour n'aurons-nous plus droit à des titres qui contiennent les mots « tabernak (sic), froid ou original » lorsqu'on évoque des œuvres québécoises dans les médias français.

DES SUCCÈS QUÉBÉCOIS DANS L'HEXAGONE

Bon nombre de Québécois ont été publiés dans de grandes maisons françaises au cours des dernières années – Dominique Fortier aux Escales, Catherine Leroux chez Denoël ou encore Audrée Wilhelmy chez Grasset. Même sans enregistrer à tout coup des ventes explosives – à l'image de *La femme qui fuit* d'Anaïs Barbeau-Lavalette (63 000 exemplaires), certains auteurs ont bénéficié de tirages enviables. Le roman *Six degrés de liberté*, de Nicolas Dickner, a été publié à plus de 8000 exemplaires aux éditions du Seuil et sera repris chez Points le printemps prochain. « C'est déjà rare qu'un auteur d'ici soit publié en France, encore plus chez Points », se réjouit l'éditeur d'Alto Antoine Tanguay. Karoline Georges sera, quant à elle, la première Canadienne à entrer au catalogue de Folio SF en 2018. « C'est un rêve qui se réalise », ajoute-t-il.

— Laila Maalouf

FRANCIS LECLERC / *Pieds nus dans l'aube*

De père en fils

JOSÉE LAPOINTE

En adaptant *Pieds nus dans l'aube*, roman autobiographique de Félix Leclerc paru en 1947, Francis Leclerc plonge pour la première fois dans l'œuvre de son père. C'est aussi la première fois que le cinéaste de 46 ans en parle ouvertement.

« Je l'avais évité depuis 20 ans. Mais m'as-tu vu aller là? », a lancé le volubile réalisateur au cours d'un entretien-fléuve la semaine dernière. Quand on lui rappelle qu'il nous avait accordé une entrevue à l'occasion des 10 ans de la mort de Félix, il s'étonne. « J'avais accepté? » Oui, mais en précisant qu'il ne parlerait de son père que pendant 10 minutes!

« C'est correct, mais je ne pense pas avoir lu ton texte après, dit Francis Leclerc, qui avait 16 ans lorsque son père est mort. Il fallait que je me détache le plus possible. J'étais méfiant sur tout, et je vais l'être encore après la sortie de *Pieds nus dans l'aube*. Si on me reparle encore tout le temps de mon père, je vais dire: c'est fini là. »

CHARGE ÉMOTIVE

Pieds nus dans l'aube raconte une année dans la vie du jeune Félix Leclerc, 12 ans, juste avant qu'il quitte La Tuque pour aller étudier au collège à Ottawa. Le film, qui se déroule en 1927, est un récit initiatique d'une beauté lente et qui porte un regard tendre et plein d'humanité sur la famille de Félix, particulièrement sur ses parents, Léo et Fabiola.

« C'est un film qui va tranquillement et qui apaise les gens, croit Francis Leclerc. Il dit: viens dans mon monde, viens marcher dans la neige avec nous, entre par la porte d'en arrière et viens voir comment ça se passe. »

Le résultat, tout en retenue, porte néanmoins une charge émotive explosive. *Pieds nus dans l'aube* touche profondément tous ceux qui le voient, à commencer par le réalisateur. « La finale me fait capoter. Je ne la regarde pas; chaque fois, je ferme les yeux. »

Après qu'il a montré des extraits du film à son équipe, un technicien est d'ailleurs allé le voir en pleurant. « Ton père, c'est un peu comme notre père à tous », lui a-t-il dit en substance.

« Je me rends compte en voyant les réactions de gens qu'il manque de voix paternelles au Québec, dit Francis Leclerc. Des voix qui viennent nous dire que c'est correct ce qu'on fait, de ne pas avoir peur, d'oser. Il n'y a personne, ni en politique ni en musique, qui joue ce rôle. » Ce n'est pas pour rien qu'il a demandé à Fred Pellerin d'écrire les dialogues du film à partir de la structure qu'il avait établie. « Fred, c'est un fils de Félix. »

FIGURE PATERNELLE

La figure paternelle est au centre de ce film dans lequel Roy Dupuis, solide et rassurant, incarne Léo, le père de Félix Leclerc. « On n'a pas beaucoup de personnages masculins sains, constate le comédien. Il y a des pères absents, des alcoolos, des hommes qui trompent leur femme, des faibles. Léo est un beau modèle de père, créatif, masculin, positif. C'est un beau bonhomme. »

Roy Dupuis est un allié de Francis Leclerc depuis le film

Justin Leyrolles-Bouchard et Roy Dupuis dans une scène de *Pieds nus dans l'aube*

PHOTO FOURNIE PAR LES FILMS SÉVILLE



Avec, en filigrane, les notions d'héritage, de famille et de territoire, Francis Leclerc a l'impression d'avoir fait un film politique.

PHOTO FRANÇOIS ROY, LA PRESSE

Mémoires affectives en 2004. « On est devenus amis en 10 minutes, dit le réalisateur. Il était le seul à comprendre ce que je voulais faire! » Le comédien ne tourne presque plus – « Je ne m'ennuie pas de jouer et je refuse presque tous les scénarios que je reçois, dit-il. Je suis rendu à une place où je ne pensais jamais être, de liberté totale » –, mais, « réveillé » par le scénario de Francis Leclerc, il a tout de suite accepté d'incarner son grand-père à l'écran.

« Il m'a donné le scénario le jour de ma fête en me disant qu'il m'offrirait Léo. Francis a appelé ses fils Léo, et je sais combien ce personnage est important pour lui. Je ne pense pas que j'aurais accepté de faire ce film si Francis ne l'avait pas réalisé. »

FAMILLE

Francis Leclerc est un fidèle, qui s'entoure à peu près de la même équipe technique depuis 20 ans. « Mélanger l'amitié et le travail, c'est le plus beau, dit-il. Si tu regardes mon arbre généalogique, il est gros, mais en tapon! »

Il a donc aussi sa famille de comédiens, qu'on retrouve dans *Pieds nus dans l'aube*: Roy Dupuis, mon directeur photo, qui a joué à peu près dans tous ses projets – « Pour moi, c'est un grand frère de 70 ans. C'est un Leclerc, il me rassure, ce gars-là ». Et Catherine Sénart, qui

décevrai. J'ai eu une enfance heureuse, il est juste parti super tôt. En même temps, il ne voulait pas être malade, il ne voulait pas nous embêter et devenir un vieux monsieur. »

MENTORS

Cet esprit de famille se traduit aussi dans ses relations professionnelles. Francis Leclerc a toujours été entouré de mentors. Robert Lepage, par exemple, qui fait une apparition magique dans le film, a été un des premiers à lui faire confiance, en 1998. « J'avais 23 ans, et c'est lui qui m'avait appelé! C'est grâce à lui si j'ai fait du long métrage après, et on est restés des amis artistiques. »

Il y a aussi André Melançon, qu'il avait rencontré alors qu'il était tout jeune. « J'étais retourné le voir et je lui avais demandé de devenir son assistant. Il avait refusé, et il m'avait dit de tourner mes affaires à la place, que c'était la seule manière de trouver ma façon de faire. »

Aujourd'hui, Francis Leclerc est « entouré de jeunes de 20 ans » et perpétue ce modèle de transmission. « J'ai été bien entouré, mais j'ai osé demander. Dans le fond, si tu veux boucler la boucle, mon père a été mon premier guide. Il a été le premier à me dire de faire ce que j'aime dans la vie. »

C'est pourquoi il est devenu réalisateur plutôt que médecin, qu'il a tourné des dizaines de courts métrages et de nombreux clips avant de faire son premier film, *Une jeune fille à la fenêtre*, en 2001, et qu'il s'est passé neuf ans entre son troisième long métrage, *Un été sans point ni coup sûr*, et son quatrième, *Pieds nus dans l'aube*.

« J'ai fait de la télé pendant presque 10 ans, par choix. Je n'avais aucun projet de film en développement. J'étais tanné du cinéma, de la longueur des délais, des attentes du box-office. Alors j'ai décidé d'aller parler au monde. J'ai fait *Apparences*, *Les rescapés*, *Nos étés*, *Les beaux malaises*... Je me suis beaucoup amélioré comme réalisateur: à force de tourner, la mécanique d'un plateau, tu sais c'est quoi. »

Francis Leclerc estime qu'il n'aurait pas pu faire ce film il y a cinq ans. Il se considère aujourd'hui comme un meilleur réalisateur, moins prétentieux qu'à ses 20 ans et plus en confiance. « L'expérience, ça fait que les gens de ton équipe te croient davantage quand tu leur demandes quelque chose. Ils savent que tu sais de quoi tu parles. »

Il est donc devenu lui-même une figure paternelle aimante et respectée sur les plateaux. « Mais il est toujours aussi fou, dit en rigolant Roy Dupuis. C'est un clown, je pense que c'est lui qui a le plus de fun sur un tournage. »

POLITIQUE

Avec, en filigrane, les notions d'héritage, de famille et de territoire, Francis Leclerc a l'impression d'avoir fait un film politique. « En parlant français. En travaillant dans ma langue. En restant ici. En voulant parler de nous. C'est ça, mon geste politique, car j'aime profondément notre culture. »

Quel avenir souhaite-t-il à son film? « J'ai fait ce film pour les Québécois. Je veux que ce soit un succès de salle. Ça se peut-tu de dire ça? Je ne l'ai pas fait pour faire de l'argent, je n'en ferai pas. Mais je veux qu'il soit vu. »

Maintenant, ses projets sont davantage orientés vers le cinéma que vers la télé. Il travaille en ce moment sur l'adaptation du roman *Le plongeur* de Stéphane Larue et étudie la faisabilité d'un scénario de Fred Pellerin. « Je suis content parce que je n'ai aucune idée de ce que je vais tourner. » Ce qui est certain, c'est qu'il ira là où on ne l'attend pas.

« Mon père m'a appris à refuser la facilité. » Le projet qu'il caressait d'adapter un autre livre de Félix, *Le fou de l'île*, est donc abandonné? « Je ne ferai plus rien sur mon père. Ça a été dur. Je vais aller faire autre chose de dur, mais dans un autre secteur de mon cerveau. Je ne veux pas refaire ça. »

Pieds nus dans l'aube prend l'affiche le 27 octobre.

FRANCIS LECLERC EN CINQ ŒUVRES

Seigneur de Kevin Parent (1995)

« C'était mon deuxième clip, pour lequel j'ai remporté un prix au gala de l'ADISQ. Imagine, je voulais me détacher de mon père, et là, je monte sur scène et Julie Snyder dit: "C'est drôle, c'est le fils de Félix et il gagne un Félix!" On était partis en petite équipe de huit, on a tourné sur quatre jours, de Québec à la Gaspésie. Déjà, je ne voulais pas faire ça conventionnel. Il y a aussi là le début de mon rapport au territoire, au paysage. Je me suis beaucoup reconnu dans Kevin pendant ma vingtaine. »

Une jeune fille à la fenêtre (2001)

« C'est mon premier long métrage. Il y a des gens qui ont travaillé avec moi à l'époque qui sont encore là sur *Pieds nus dans l'aube*: Stéphane Houle, mon preneur de son, Steve Asselin, mon directeur photo, qui s'occupait de l'éclairage dans le temps... C'est là que j'ai compris que je pouvais faire exactement ce que j'avais envie de faire, avec une liberté de moyen. C'est là aussi que j'ai eu envie de voyager dans le temps et les époques. »

Mémoires affectives (2004)

« Pour moi, c'était *all in*. J'ai tout joué là-dessus, tout risqué. J'étais écoeuré de ce projet. La quatrième fois que je l'ai présenté à Téléfilm, je leur ai dit de faire ce qu'ils voulaient et je l'ai câlissé dans les poubelles. Finalement, il y a un monsieur qui était là depuis longtemps, Jean-Claude Marineau, qui a cru en moi et qui a décidé de me faire confiance. C'est un film qui a ses défauts, je ne l'aime pas, dans le fond. J'aime la prémisses, j'aime la finale, mais je me suis perdu à un moment donné. Mais ce film a été déterminant pour ce que j'ai fait après. »

Apparences (2012)

« C'est le meilleur scénario que j'ai eu de ma vie. Serge Boucher est un grand dialoguiste. Ça m'a fait un bien fou d'aller dans ses bibittes à lui! J'ai aussi aimé être celui qui diffusait sa parole. Quand j'étais jeune, mes idoles étaient Charles Binamé et Jean Beaudin, qui faisaient des films et de la télé que j'aimais. C'est exactement ce que je voulais faire! Quand j'entendais des gens se demander où était passée Manon, je me disais que j'avais réussi ma job. »

Les beaux malaises (2014 à 2016)

« Quand je pense aux *Beaux malaises*, c'est à Martin Matte et à François Avard que je pense en premier. C'est la découverte de la comédie, mais dans le plus beau sens du terme. J'aime toujours faire rire, même dans le dramatique. Il y en a qui disent que la comédie, c'est dur, mais dans le fond, c'est tellement simple... Tu as juste à être à la bonne place et à capter ce qui se passe. »

ARTS CINÉMA

La terreur est dans le pré

LES AFFAMÉS

★★★★

Film d'horreur de Robin Aubert. Avec Marc-André Grondin, Brigitte Poupart, Monia Chokri et Micheline Lanctôt. 1h40.

CHANTAL GUY

LE SYNOPSIS

Dans un village du Québec, une mystérieuse épidémie transforme les gens en morts-vivants et une poignée d'épargnés tentent de survivre.

LA CRITIQUE

De *Night of the Living Dead* du regretté George Romero à *The Walking Dead*, le zombie a toujours été un prétexte pour ce thème fondamental: la survivance. Et ce thème étant une obsession de la psyché québécoise depuis si longtemps, qu'est-ce que le personnage du zombie, généralement absent de la cinématographie nationale allergique au cinéma de genre et non consensuel, peut-il apporter? Rien, sinon la beauté de survivre. C'est probablement cet angle qui explique l'accueil respectueux fait aux *Affamés* dans les festivals (meilleur film canadien au Tiff, prix du public au FNC section Temps O,



Marc-André Grondin joue le rôle de Bonin dans *Les affamés*.

sélectionné à Austin et à Stiges, et ce n'est sûrement pas fini). Chez Robin Aubert, le zombie (d'ailleurs jamais nommé comme tel dans le film) ne révèle ni le pire ni le meilleur d'une société aux prises avec une épidémie effrayante, il confirme plutôt une identité, et peut-être même le fait que cette société était déjà «zombifiée», puisque chacun des personnages semble avoir le regret de ne pas avoir véritablement vécu avant la catastrophe.

Nous arrivons dans l'histoire alors que l'épidémie semble

récente, dans un village où quelques survivants devront s'unir pour repousser les hordes d'affamés, qui n'ont pas le look de morts-vivants en lambeaux, mais qui ressemblent plutôt à des êtres humains (tous joués par des proches du réalisateur). Il y a Bonin (Marc-André Grondin), qui arpente les routes avec Vézina (Didier Lucien), et ces deux-là sont des experts en blagues tellement nulles et ratées que cet humour qui traverse en filigrane tout le film ajoute à l'absurdité

PHOTO FOURNIE PAR LES FILMS SEVILLE

En entrevue, Aubert a évoqué comme influences Bresson et Tarkovski, reconnaissables dans un parti pris décalé sur le cinéma d'horreur, dans des scènes étranges qui jouent avec les codes du *gore*, tout en l'assumant totalement. *Les affamés* n'est pas un film qui tâte timidement le genre, mais qui en exploite toute les possibilités, et Aubert filme avec beaucoup d'amour son patelin – Ham-Nord – dont la beauté naturelle offre un contraste hallucinant avec la tragédie que vivent les êtres humains, revenus à leur statut fondamental: des proies. Ajoutons aussi que le travail sonore, dans ce film plutôt silencieux, est remarquable.

Contemplatif, poétique, humoristique, d'une beauté par moments à couper le souffle, avec quelques idées franchement étonnantes (ces amoncellements d'objets autour desquels les morts se regroupent on ne sait trop pourquoi), tout cela fait des *Affamés* non seulement le premier vrai bon film québécois de zombies, mais aussi une proposition qu'on peut inscrire fièrement et assez haut dans la liste mondiale de ce genre incroyable – du moins tant et aussi longtemps que des cinéastes de la trempe d'Aubert sont capables de lui donner du sens, et ce pur plaisir du cinéma.

Hommage à des héros anonymes

ONLY THE BRAVE (V.F.: SEULS LES BRAVES)

★★★★

Drame de Joseph Kosinski avec Josh Brolin, Miles Teller, Jennifer Connelly. 2h13.

LE SYNOPSIS

En 2013, les pompiers d'élite de la ville de Prescott, en Arizona, sont appelés à combattre de grands incendies de forêt non loin de la ville. Ce film est tiré d'une histoire vraie.

LA CRITIQUE

Ils sont une vingtaine de pompiers. Des gars «ordinaires» issus de l'Amérique profonde qui, quand le devoir appelle, rappliquent en moins de deux pour se transformer en héros anonymes. Le récit d'*Only the Brave* se concentre principalement sur quelques-uns d'entre eux, notamment le chef de l'équipe locale d'urgence (Josh Brolin), la femme de ce dernier – une femme qui murmure à l'oreille des chevaux (Jennifer Connelly) – et

la nouvelle recrue de cette équipe d'élite, un jeune homme qui tente de mettre un peu d'ordre dans sa vie mal partie (Miles Teller).

Le réalisateur Joseph Kosinski (*Oblivion*, *Tron: Legacy*) s'attarde à décrire comment se crée l'esprit de corps d'une escouade d'élite, mais il montre aussi les techniques qu'empruntent ces pompiers pour contenir les incendies de forêt. Visuellement, son film est impressionnant. On ne peut cependant en dire autant sur le plan narratif. On prend ici beaucoup de temps et quelques chemins de traverse avant d'arriver à l'événement – réellement survenu (l'incendie sur la colline de Yarnell) – qui a inspiré ce long métrage dont la durée aurait facilement pu être réduite d'une bonne demi-heure.

Kosinski a su réunir une distribution tout étoiles (mention à Jeff Bridges), mais celle-ci doit parfois faire passer des dialogues souvent plaqués. Cela dit, l'émotion se pointe quand même parfois au détour.

– Marc-André Lussier

Le motel des rêves brisés

THE FLORIDA PROJECT

★★★★

Comédie dramatique de Sean Baker avec Willem Dafoe, Brooklyn Prince, Bria Vinaite. 1h52.

LE SYNOPSIS

À l'ombre de Disney World, à Orlando, Moonie vit dans un motel bas de gamme avec sa mère, qui l'élève seule. Haley adore sa fille de 6 ans et la gâte à l'excès. Toutefois, elle n'a aucune autorité, étant elle-même une enfant perdue. Alors la gamine et sa bande font les 400 coups... L'univers où vivent Moonie et sa mère est un microcosme des laissés-pour-compte du rêve américain (prostituées, Latinos, travailleurs clandestins, etc.). Or, aux yeux de l'enfant, c'est un terrain de jeu où on peut manger de la crème glacée (presque) tous les jours...

LA CRITIQUE

Bien accueilli au dernier Festival de Cannes, *The Florida Project* est un drame social qui se regarde comme un documentaire poétique. En suivant de (très) près les déambulations d'une enfant

de 6 ans et de sa bande d'amis insolents, le réalisateur Sean Baker (*Tangerine*) illustre à merveille le cul-de-sac du rêve américain. Sans jamais appuyer son propos ni verser dans la thèse.

Le film se déroule donc à l'ombre de Disney World, dans un no man's land d'établissements de restauration rapide, de commerces, d'arcades et de motels vétustes. C'est dans ce monde qu'évolue la jeune Moonie, bien loin des considérations adultes. Dans les yeux de Moonie (espionne Brooklyn Prince), le monde est un terrain de jeu. Il est fait de sucre, de glace, de sodas et de pizzas. Pourtant, le quotidien précaire de sa mère annonce, inexorablement, la fin de l'innocence de son enfance.

Caméra à l'épaule, grand-angle et gros plan, le réalisateur nous offre le point de vue fantaisiste des enfants sur la misère adulte. La caméra suit à la trace les protagonistes. Sean Baker a réuni des interprètes inconnus, chez les enfants comme chez les adultes, dont la merveilleuse Bria Vinaite en Haley, son premier grand

rôle au cinéma. À une exception notable: Willem Dafoe. Il joue le bon concierge du motel à l'aura paternelle. Un gérant qui entretient la propriété du mieux qu'il peut, en tentant d'insuffler un peu d'humanité à ce motel des rêves brisés.

Dans ce pays riche, présidé par un amuseur public, tout (politique, affaires, culture) se résume souvent au divertissement. Il y a (nécessairement) des réalités sociales qu'on préfère cachées, oubliées, ignorées. Comme celle de Moonie et de sa jeune mère rebelle et tatouée. Comme celle de tous les locataires du motel de *Florida Project*, ce HLM mauve et rose, en marge du Royaume de Disney avec ses fées et ses princes, où la vie est tout sauf un jeu.

Parfois, ça prend des enfants pour ouvrir les yeux des grands. – Marc-André Lussier

LA PRESSE+

Lisez toutes nos critiques de films dans *La Presse+* et sur lapresse.ca

PLAN LARGE

MARC-ANDRÉ LUSSIER



Sarah Polley

PHOTO MARK BLINCH, REUTERS

ELLE A DIT

« Je lui ai répondu que je n'étais pas très ambitieuse, ni très intéressé à devenir actrice, ce qui était vrai. Il m'a alors questionnée sur mon militantisme politique et il s'est réinventé en militant de gauche, ce qui fait partie des choses les plus drôles que j'aie jamais entendues! »

– Sarah Polley racontant sa rencontre avec Harvey Weinstein dans une lettre publiée dans le *New York Times*.

KEVIN SMITH: TOUTES SES REDEVANCES À WOMEN IN FILM

Dans la foulée de l'affaire Harvey Weinstein, le cinéaste Kevin Smith, dont le tout premier film, *Clerks*, avait été produit par le bonze déchu en 1994, a annoncé qu'il donnait toutes les redevances de ses films produits chez Miramax et The Weinstein Co. à l'association Women in Film, dont la mission est de mettre en valeur les créatrices afin d'atteindre un meilleur équilibre dans l'industrie. « Ma carrière entière est liée à cet homme, a déclaré le cinéaste dans une baladodiffusion. Ce fut une semaine très étrange. Moi, je veux seulement faire des putain de films, c'est tout. Il n'y a pas un putain de film qui vaut ça. C'est comme, ma carrière entière, je vous la donne. Je sais que je n'y suis pour rien, mais, putain, je n'ai rien fait pour aider. Je me suis écrasé en parlant de cet homme comme s'il était un héros, comme s'il était mon ami, comme s'il était mon père, et toute cette sorte de merde », a déclaré le cinéaste.



Kevin Smith

PHOTO CHRIS PIZZELLO, AP

LE CHIFFRE DE LA SEMAINE : 80

Nombre de longs métrages originaux que Netflix compte diffuser en 2018.



PHOTO AP

LES SORTIES

EN SALLE DU 27 OCTOBRE

Human Flow d'Ai Weiwei

Jigsaw (Décadence: L'héritage) de Michael Spierig et Peter Spierig

Loving Vincent de Dorota Kobiela et Hugh Welchman

Lucky de John Carroll Lynch

Pieds nus dans l'aube de Francis Leclerc

Suburbicon (Bienvenue à Suburbicon) de George Clooney

Thank You for Your Service de Jason Hall

AGNÈS VARDA / *Visages villages*

L'imagination au pouvoir

Agnès Varda et l'artiste JR ont éprouvé un coup de foudre amical si grand qu'ils se sont lancés dans un projet de film documentaire, où le regard de la cinéaste fait corps avec celui du photographe. En sillonnant les routes de France, ils ont dessiné un portrait vibrant des gens qu'ils ont rencontrés.



MARC-ANDRÉ LUSSIER

Au téléphone, Agnès Varda déplore l'absence de son comparse JR. « Ce film a été fait à quatre mains, si j'ose dire. Nous avons tout fait ensemble. C'est une collaboration artistique complète », dit-elle de Los Angeles, où nous l'avons jointe.

Neuf ans après *Les plages d'Agnès*, la vénérée cinéaste a entraîné son nouvel ami, un trentenaire spécialisé dans l'art urbain, à sillonner avec elle les routes de campagne françaises, histoire d'aller à la rencontre des gens, de leurs histoires, mais aussi pour intégrer dans leur art ces femmes et ces hommes menant des vies en apparence « ordinaires ».

Ainsi, les habitants de petites villes et villages figurent au cœur de la démarche artistique du photographe JR, et sont partie prenante des installations gigantesques sorties tout droit de son imagination. Rappelons que JR est cet artiste qui, le mois dernier, a exposé la photo d'un enfant de Tecate qui regarde malicieusement les gardes-frontières américains par-dessus la barrière séparant le Mexique des États-Unis.

« L'amitié entre JR et moi est née d'un coup, explique la cinéaste. Dès que nous nous sommes vus, nous nous sommes reconnus, on dirait. Nous avons eu envie de travailler ensemble, car nous partageons la même empathie envers les gens, et nous portons en nous l'utopie, le même rêve éveillé. L'art est essentiel, car il nourrit les gens autrement qu'avec les discours et les journaux télévisés. Nous voulions que les gens embarquent avec nous, qu'ils se joignent à notre



PHOTO FOURNIE PAR MK2 | MILE END

Une scène de *Visages villages* avec l'artiste français d'art urbain JR et la cinéaste Agnès Varda

fantaisie. C'est l'imagination au pouvoir, en quelque sorte. »

Une démarche apolitique

Alors que la fracture sociale et idéologique ne cesse, dirait-on, de se creuser entre les régions et les grands centres, Agnès Varda et JR ont entrepris une démarche apolitique, basée uniquement sur le caractère humain de l'aventure.

spontanée et temporaire. On ne voulait pas faire un film cucul, mais, franchement, le monde est si dur – et les nouvelles, si horribles – qu'on ne veut surtout pas en rajouter. On a vraiment choisi ce sourire permanent, avec cette volonté de mettre en valeur des gens qui n'ont aucun pouvoir. »

Pendant plus d'un an, à raison d'une semaine par mois, le tandem a fabriqué *Visages*

de comprendre le monde moderne, avec ses solitudes, ses ambiguïtés. Nous sommes allés à la recherche de ce que les gens avaient envie de dire et nous souhaitons surtout qu'ils aient du plaisir avec nous. Et puis, ils voyaient bien à quel point JR et moi, on s'entendait bien. La différence d'âge était complètement effacée grâce à ce projet. Ça aussi, ça fait du bien aux gens, je crois. Ils constatent qu'on n'est pas obligés de mettre les vieux d'un côté et les jeunes de l'autre. La vieillesse fait peur. Elle est considérée comme une espèce d'horreur. »

Un Oscar d'honneur

Même si elle estime faire un cinéma « modeste et marginal », qui n'attire pas les foules comme les superproductions, Agnès Varda est largement reconnue sur la scène internationale, particulièrement chez les Anglo-Saxons. Le 11 novembre, l'Académie des arts et des sciences du cinéma lui attribuera un Oscar d'honneur au cours de la cérémonie des Governors Awards (Donald Sutherland fait aussi

partie des lauréats de cette année).

« Vous savez, je travaille depuis 60 ans. *Cléo de 5 à 7* est un film dont on me parle encore très souvent, qui est étudié dans les écoles de cinéma. Qu'on me remette un Oscar m'impressionne beaucoup, car le milieu du cinéma hollywoodien se tourne plus souvent vers des films plus commerciaux. Cet honneur veut surtout dire qu'on reconnaît mon travail, plus en marge. Ça me met à ma vraie place, reconnue, mais sans être mélangée aux stars *bankables* [rentables]. C'est bien, c'est amusant, et ça me surprend un peu. Et comme c'est un cadeau, je ne vais pas dire non. »

Après cette cérémonie, la cinéaste compte diminuer ses activités un peu.

« J'aurais adoré venir présenter le film avec JR au Québec – je sais que les Québécois ont particulièrement aimé *Jacquot de Nantes* –, mais à mon âge, je ne peux plus cavalier partout. Après ce voyage à Los Angeles le mois prochain, on s'est dit que j'allais me calmer un peu et rentrer au bercail. »

« Avec JR, nous avons essayé de comprendre le monde moderne, avec ses solitudes, ses ambiguïtés. Nous sommes allés à la recherche de ce que les gens avaient envie de dire et nous souhaitons surtout qu'ils aient du plaisir avec nous. » — Agnès Varda, cinéaste

« Nous n'avons jamais demandé à ceux que nous croisons leurs opinions politiques. Cela ne nous intéressait pas. Nous avons plutôt établi un contact empathique, d'individu à un autre individu, parce que nous croyons au vivre-ensemble et en l'amitié, fût-elle

villages de façon artisanale et organique, en prenant le temps de bien réfléchir au projet, de bien le préparer, tout en laissant la vie intervenir.

« J'ai 89 ans, indique la cinéaste. Je ne peux évidemment pas soutenir le même rythme de travail. Avec JR, nous avons essayé

Pour l'amour des gens et pour l'amour de l'art

VISAGES VILLAGES

★★★★

Documentaire d'Agnès Varda et JR. Avec Agnès Varda, JR, Laurent Lévesque. 1h29.

SYNOPSIS

À la suite d'un coup de foudre amical, la cinéaste Agnès Varda et le photographe JR entreprennent un projet ensemble : sillonner les routes de France, loin des villes, pour aller à la rencontre des autres et les faire participer à leur démarche artistique.

CRITIQUE

Il n'enlève jamais ses lunettes noires et ça énerve son amie, de 55 ans son aînée. Cette obstination rappelle à la cinéaste celle du jeune Jean-Luc Godard, dont la présence flottera subrepticement pendant ce documentaire fascinant, où l'art se pratique de façon ludique et très organique. Car au-delà de la rencontre entre deux grands esprits imaginatifs, Agnès Varda et le photographe JR, *Visages villages* est un vibrant plaidoyer pour l'art, sa pertinence, sa

capacité à nourrir les âmes et à extirper la beauté dans les endroits les plus inattendus. Ainsi, ces installations, faites de photos captées d'abord dans le camion « magique » de JR, puis transformées en affiches géantes collées sur différentes structures, ont un caractère très émouvant. Il suffit de voir les réactions pudiques des « modèles » pour comprendre à quel point l'effet est grandiose auprès de gens à qui personne ne prête habituellement attention. Les discussions entre la cinéaste et le photographe révèlent aussi une relation basée sur l'humour, même si celle-ci gagne en profondeur au fil du récit. Le détour par la Suisse, où le tandem a l'intention d'aller saluer le vieil ami JLG, est aussi très touchant.

Même si ce film a été réalisé « à quatre mains », il reste que *Visages villages* pourrait s'inscrire comme le dernier volet d'une trilogie autobiographique d'Agnès Varda, amorcée à l'orée du millénaire avec *Les glaneurs et la glaneuse* et poursuivie avec *Les plages d'Agnès*. C'est tout simplement magnifique.

— Marc-André Lussier



Une scène de *Visages villages* d'Agnès Varda et de JR

PHOTO FOURNIE PAR MK2 | MILE END

POUR OU CONTRE

CHACQUE SEMAINE, UN INVITÉ DE LA PRESSE SE POSITIONNE SUR DES SUJETS QUI MARQUENT SON ACTUALITÉ.

François-Étienne Paré



Il y a 40 ans ce soir avait lieu le premier match d'improvisation. La Ligue nationale d'improvisation (LNI), dont François-Étienne Paré est le directeur artistique, célèbre cet anniversaire par un toast collectif au bar Grenade et sur Facebook. Fin novembre, la LNI s'attaquera aux classiques pour la troisième année; chaque soir, trois comédiens improviseront une pièce à la manière de dramaturges contemporains.

— Propos recueillis par Frédéric Murphy

PHOTO BERNARD BRAULT, LA PRESSE

POUR

CONTRE



La reconnaissance de l'impro comme discipline à part entière

« C'est une façon de s'assurer que le soutien financier public soit plus important pour tout le milieu de l'impro au Québec. La problématique, depuis l'existence du CALQ [le Conseil des arts et des lettres du Québec], c'est qu'on est évaluées avec les compagnies de théâtre. Or, souvent, ce qu'on fait n'est pas considéré à la hauteur, du point de vue de la qualité artistique. On défend le fait qu'on est une discipline à part entière. La LNI est la seule compagnie d'impro soutenue par le CALQ, alors qu'il y a 70 matchs d'impro par semaine, et je n'ai pas compté les ligues scolaires... »



Un changement de ministre à l'aube du dépôt de la politique culturelle

« ... si elle [la nouvelle ministre de la Culture, Marie Montpetit] travaille dans la continuité. L'important, c'est la continuité. Je trouve ça dommage qu'il y ait un changement, mais si elle respecte et poursuit le travail amorcé [par son prédécesseur, Luc Fortin], je pense que c'est correct. »



Des noms d'équipe commandités

« [À la LNI], on a la chance d'avoir une mise en scène qui le permet. C'est calqué sur le hockey. Je ne suis donc pas gêné d'avoir des commanditaires sur les bandes, sur les chandails ou associés aux équipes. Honnêtement, on vit tellement un sous-financement chronique qu'on pourrait difficilement s'en passer. Après y avoir beaucoup réfléchi, on a pris la décision de le faire. Par contre, je ne ferais pas de placement publicitaire dans les impros en tant que telles. »



Les claques à l'impro

« D'ailleurs, c'est un peu moi qui les ai ramenées. Ça fait partie de l'iconographie du match d'impro et de ce que c'est que cette création-là. Je pense qu'à l'origine, il y avait une volonté de permettre aux spectateurs de se prononcer en votant, en se manifestant, mais aussi en ayant la possibilité de dire « je ne suis pas d'accord ». Le fait de lancer une claque, c'est aussi ça. Il y a peu d'endroits en art pour faire ça. »



L'omniprésence des vedettes à la télé

« Surtout dans des cas où c'est de la vedette pour de la vedette. Je m'ennuie d'avoir des spécialistes à la télé. Quand une vedette parle d'un sujet qui devrait être traité par un psychologue, je trouve ça dommage. On oublie que les experts ont un rôle et une parole importante dans notre société. Je trouve aussi qu'on met trop de vedettes à la télé pour faire des niaiseries. »



De la pub pour les tout-petits pour financer les émissions jeunesse

« Je pense que le milieu de la télé jeunesse a besoin d'être mieux soutenu. Il y a de moins en moins d'émissions jeunesse originales. Il faut trouver un moyen [d'en ramener]. Si la pub en est un, je suis pour. Je ne crois pas qu'on doive faire de la pub destinée aux enfants, je crois que la loi [qui l'interdit] doit demeurer, mais, si on met des pubs destinées aux parents et bien choisies, ça peut être une solution intelligente au problème. »